

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la Librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : François le bossu (*suite*).
VARIÉTÉS : La veuve Vignon; La Fontaine.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.**FRANÇOIS LE BOSSU.**

Visites de M. et Mme des Ormes.

Les habitants du château de Nancé ne s'aperçurent du retour de M. et Mme des Ormes que par quelques

rare apparitions du père ou de la mère de Christine. M. des Ormes confirma la défense qu'avait faite sa femme à Christine de venir au château :

« Ta mère a toujours du monde; elle craint que tu ne t'ennuies, que tu ne déranges tes heures de travail; et puis il faudrait venir te chercher, te ramener, ce qui serait difficile avec tous ces messieurs et ces dames qu'il faut promener et voiturier. Puisque M. de Nancé a la bonté de te garder chez lui, nous sommes bien tranquilles sur ton compte; et je suis convaincu que tu n'es pas fâchée de cet arrangement.



Il les rencontra à moitié chemin. (Page 157, col. 2.)

CHRISTINE. Du tout, du tout, papa; au contraire; je suis si heureuse avec ce bon M. de Nancé et mon ami François.

M. DES ORMES. Allons, tant mieux, ma fille, tant mieux! J'espère que tu aimes M. de Nancé, que tu es aimable pour lui.

CHRISTINE. Je l'aime de tout mon cœur, papa, et je le lui témoigne tant que je peux. Je voulais même l'appeler *papa* ou *mon père*, mais il n'a pas voulu; il croit que cela vous fera de la peine.

M. DES ORMES. Pas le moins du monde. Appelle-le comme tu voudras.

CHRISTINE. Merci, papa, merci; je le lui dirai. Vous êtes bien bon; je vous remercie bien.

M. DES ORMES. Je suis bien aise de te faire plaisir,

Christine, et que tu me le dises. Adieu, ma fille; je viendrai te voir souvent; mais, pas de visites chez nous, ta mère m'a bien chargé de te le rappeler.

CHRISTINE. Soyez tranquille, papa; je ne viendrai pas.

M. DES ORMES. A propos, as-tu su que ton oncle et ta tante de Cémiane étaient en Italie pour quelques années?

CHRISTINE. Non, papa; je croyais qu'ils reviendraient passer l'été à Cémiane.

M. DES ORMES. Ils sont allés en Suisse, puis en Italie, pour la santé de ta tante qui souffre de la poitrine. Adieu, Christine; bien des amitiés à M. de Nancé.

A peine M. des Ormes fut-il parti, que Christine

s'élança vers l'appartement de M. de Nancé. Elle entra comme un ouragan.

« Papa! Mon père! Je peux vous appeler comme je le voudrai; papa me l'a permis.

— Christine, Christine, dit M. de Nancé en hochant la tête, tu as eu tort de le lui demander. Je t'ai déjà dit que ce n'était pas bien.

CHRISTINE, avec affection. Pas bien? Pourquoi? Ne faites-vous pas pour moi ce que vous feriez si j'étais votre vraie fille? Ne m'aimez-vous pas comme une vraie fille, comme une vraie sœur de François? Ne voyez-vous pas que je vous aime comme un vrai père? Pourquoi donc m'obliger à vous parler comme à un étranger, à vous appeler monsieur? Pourquoi m'imposer cette peine? pourquoi me défendre de vous donner le nom que vous donne mon cœur, celui que vous donne François, qui ne peut pas vous aimer plus que je ne vous aime? Mon père, mon cher père, laissez-moi vous appeler *mon père*. »

En achevant ces mots, Christine se laissa glisser à genoux devant M. de Nancé; elle appuya ses lèvres sur sa main, et le regarda avec ces grands yeux doux et suppliants qui faisaient de Paolo son très humble serviteur. M. de Nancé, de même que Paolo, n'y résista pas; il releva Christine, la serra dans ses bras, l'embrassa à plusieurs reprises, et lui dit d'une voix émue :

« Ma fille! ma chère fille! appelle-moi ton père, puisque ton père te le permet, et crois bien que si je suis un père pour toi, tu es pour moi une fille bien tendrement aimée. »

Christine remercia M. de Nancé, lui demanda pardon de l'avoir dérangé de son travail, et alla raconter ce qui venait de se passer à François, qui s'en réjouit autant qu'elle. Elle rentra ensuite dans son appartement, où l'attendait Paolo pour lui donner ses leçons.

L'été se passa ainsi, bien calme pour François et Christine; M. de Nancé refusa toutes les invitations de M. et Mme des Ormes.

« C'est bien mal à vous, monsieur de Nancé, lui dit un jour Mme des Ormes dans une de ses rares visites. Vous refusez toutes mes invitations; vous ne voyez aucune de mes fêtes qui sont si jolies, aucun de mes amis qui sont si aimables, qui m'aiment tant, qui sont si heureux près de moi! Vous ne goûtez à aucun de mes excellents diners; j'ai un cuisinier admirable! Un vrai Vatel!

M. DE NANCÉ. Je suis vraiment contrarié, madame, d'avoir toujours à vous refuser; mais les devoirs de la paternité s'accordent mal avec les plaisirs du monde, et je préfère une soirée passée avec mes enfants, aux fêtes les plus brillantes.

MME DES ORMES. Comment dites-vous, *mes enfants*? Je croyais que vous n'aviez qu'un fils.

M. DE NANCÉ. Et Christine, madame? Ne m'avez-vous pas permis de la regarder comme ma fille?

MME DES ORMES. Christine? Vous avez la bonté de vous en occuper vous-même? Vous ne la laissez pas à sa bonne?

M. DE NANCÉ. Non, madame. Je croirais manquer à la confiance que vous avez bien voulu me témoigner en me la... donnant... car vous me l'avez bien *donnée*, n'est-il pas vrai?

MME DES ORMES, riant. Oui, oui. Gardez-la tant que vous voudrez! Mais... où est-elle? Je suis venue pour la voir.

M. DE NANCÉ. Je vais la faire descendre, madame; elle prend sa leçon de musique avec Paolo. »

M. de Nancé sonna.

« Faites venir Mlle Christine, dit-il au domestique.

MME DES ORMES. A propos de Paolo, il y a longtemps que je ne l'ai vu. J'ai besoin de lui pour une décoration de théâtre; nous allons jouer *la Belle au bois dormant*. C'est moi qui fais la belle. Tous ces messieurs ont déclaré que personne ne remplirait ce rôle mieux que moi. Ces dames étaient furieuses. Mais ils ont dit que les bras étaient très en évidence, car je serai dans un fauteuil, les bras pendants; on dit que j'ai de très-beaux bras.... Comment trouvez-vous mes bras?

M. DE NANCÉ, froidement. Probablement très-beaux, madame; mais je ne m'y connais pas.

— Mon père, vous me demandez.... s'écria Christine qui arrivait en courant, le croyant seul. Ah! »

Christine venait d'apercevoir sa mère, que les dernières paroles de M. de Nancé avait mise de mauvaise humeur.

MME DES ORMES. A qui parlez-vous si haut, Christine? Croyez-vous entrer dans une écurie?

CHRISTINE. Pardon, maman; on m'avait dit que M. de Nancé me demandait? Je le croyais seul.

MME DES ORMES. Et pourquoi l'appellez-vous votre père?

CHRISTINE. Maman, papa m'a permis d'appeler M. de Nancé, *mon père*, parce qu'il est si bon pour moi....

MME DES ORMES. Ah! ah! ah! la bonne idée! Dieu! que c'est bête à M. des Ormes!

M. de Nancé s'aperçut que les choses allaient tourner mal pour la pauvre Christine interdite, et il crut devoir intervenir.

M. DE NANCÉ. Christine est d'une reconnaissance excessive du peu que je fais pour elle, madame. Elle croit la mieux témoigner en m'appelant son père. Comment pourrais-je oublier qu'elle est votre fille, qu'elle me vient de vous; qu'en m'occupant d'elle, c'est à vous que je rends service, qu'elle est pour moi un souvenir perpétuel de vous?

Mme des Ormes, enchantée, serra la main de M. de Nancé, baisa Christine au front.

« Tu as bien raison, Christine, aime-le bien.... et appelle-le ton père, car il est cent fois meilleur que ton vrai père. A revoir, cher monsieur de Nancé; je viendrai très-souvent vous voir. Et ne craignez pas que je vous enlève Christine; non, non; puisque vous y tenez, gardez-la en souvenir de moi. Adieu, mon ami. »

M. de Nancé la salua profondément et la reconduisit jusqu'à sa voiture. Elle y était déjà montée et M. de Nancé s'en croyait débarrassé, lorsqu'elle sauta à terre et remonta le perron.

« Et Paolo que j'oublie! Christine, va me le chercher.... Dieu! qu'elle est grande cette fille! dit Mme des Ormes en la regardant courir pour exécuter l'ordre de sa mère. C'est vraiment ridicule d'avoir une fille si grande pour son âge; elle est encore grandie depuis mon retour. Ne craignez-vous pas, cher monsieur de Nancé, en la laissant vous appeler son père, qu'elle ne vous vieillisse terriblement?

— Je ne crains rien dans ce genre, répondit M. de Nancé en souriant. François a quatorze ans, et je ne cherche pas à me rajeunir.

MME DES ORMES. Vous avez l'air si jeune. Quel âge avez-vous donc ?

M. DE NANCÉ. J'ai quarante ans, madame.

MME DES ORMES. Quarante ans ! Dieu ! quelle horreur ! J'espère bien n'avoir jamais quarante ans !... Il est vrai que j'en suis si loin ! J'ai à peine vingt-trois ans. »

M. de Nancé ne put réprimer entièrement un sourire moqueur.

MME DES ORMES. Vous ne le croyez pas ? C'est à cause de cette ridicule taille de Christine, à laquelle on donnerait dix ans, en vérité ! Et c'est à peine si elle en a huit. Je me suis mariée à quinze ans.

M. de Nancé ne pouvait répliquer sans dire une impertinence ; il se tut.

« Maman, dit Christine qui revenait toute essoufflée, je ne trouve pas M. Paolo ; il est sans doute parti ne vous sachant pas ici.

MME DES ORMES. Que c'est ennuyeux ! Comment ne lui a-t-on pas dit que j'étais là. Ce bon Paolo ! Il est si heureux quand il me voit ! Envoyez-le-moi demain, mon cher monsieur de Nancé. Adieu, à bientôt. »

Elle monta dans son poney-duc et partit en envoyant des baisers avec ses doigts épatés qu'elle croyait effilés.

« C'est ennuyeux que Paolo soit parti, dit Christine ; je n'avais pas fini ma leçon de piano, et je n'ai pas eu encore ma leçon d'histoire.

M. DE NANCÉ. Il reviendra peut-être, mon enfant ; et, s'il rentre trop tard, tu viendras chez moi, je te donnerai ta leçon d'histoire.

CHRISTINE. Oh ! merci, mon père ! J'aime tant quand c'est vous qui me donnez mes leçons.... Mais, dites-moi, mon père, est-ce vrai que vous ne me soignez que pour maman, et que vous ne m'aimez qu'en souvenir d'elle ?

M. DE NANCÉ. Ma pauvre petite ! Je te soigne pour toi, je ne t'aime que pour toi. Ce que j'en ai dit à ta maman, c'était pour adoucir sa mauvaise humeur, pour détourner son attention du reproche qu'elle t'adressait, et de crainte que ta grande tendresse pour nous ne lui donnât la pensée de te faire revenir chez elle. Tu juges quel chagrin c'eût été pour moi, pour François et pour toi-même.

CHRISTINE. Je crois que j'en serais morte ! Vous quitter, rentrer là-bas après avoir été heureuse et aimée ici ; vous savoir dans le chagrin vous et François ! Mon Dieu ! mon Dieu ! oui, j'en serais morte !

— Pst ! pst ! est-elle partie ? » dit une voix qui venait du ciel.

M. de Nancé et Christine levèrent la tête et virent apparaître à une lucarne du grenier la tête de Paolo, inquiet et alarmé.

M. DE NANCÉ. Vous voilà ! Que faites-vous donc là-haut ? Je vous croyais sorti.

PAOLO. Attendez Paolo oune minoute, signor. Ze descends.

Deux minutes après, Paolo apparut ; il paraissait content, mais encore un peu inquiet.

« Ze me souis sauvé ; z'avais peur que la signora ne me poursüivit ; z'ai couru au grenier, et, comme ze n'entendais plus rien, z'ai regardé et ze souis venu.

M. DE NANCÉ. Mon cher, vous n'avez pas gagné grand'chose, car je suis chargé de vous envoyer demain chez Mme des Ormes. »

Paolo fit une mine allongée qui fit rire M. de Nancé, mais il fit signe à Paolo de se taire à cause de Christine.

« A présent, mon ami, allez continuer les leçons de ma petite Christine ; finissez votre temps de galères.

PAOLO. O Dio ! quelle galère ? Avec oune si sarmante signorina ! si douce, si obéissante, si intellizente, si....

M. DE NANCÉ, riant. Assez, assez, mon cher, assez. Vous allez donner de l'orgueil à ma fille.

CHRISTINE. A moi, mon père ? De l'orgueil ? Et de quoi ? Que fais-je, moi, que suivre vos conseils et ceux du bon Paolo ? C'est vous et lui qui devez avoir de l'orgueil si je fais bien ; vous surtout, mon père, vous qui m'apprenez à être ce que dit Paolo, douce et obéissante, et à demander au bon Dieu de me rendre bonne et pieuse comme François.

— Voyez, voyez, signor ! Quel anze que cette enfant ! s'écria Paolo en joignant les mains et en s'élançant ensuite sur Christine, que, dans son admiration, il enleva de six pieds, et qu'il remit à terre avant qu'e le eût eu le temps de pousser un cri de frayeur.

— Vous m'avez fait peur, Paolo, lui dit Christine d'un air de reproche.

— Pardon, signorina, pardon, dit Paolo confus ; c'était la zoie, l'admiration. »

Et il rentra un peu honteux, précédé de M. de Nancé et de Christine.

Maurice chez M. de Nancé.

François rentrait un jour de chez Maurice, qu'il continuait à voir une ou deux fois par semaine, et dont la santé et l'état physique ne s'amélioraient guère. Ses jambes et ses reins ne se redressaient pas ; son épaule restait aussi saillante, son visage aussi couturé. Il s'affaiblissait au lieu de prendre des forces. Sa difformité et l'insouciance de son frère lui donnaient une tristesse qu'il ne pouvait vaincre ; il allait assez souvent chez M. de Nancé, où il était toujours reçu avec amitié ; Christine était bonne et aimable pour lui ; elle lui témoignait de la compassion, mais pas l'amitié qu'il aurait désiré lui inspirer et qu'il éprouvait pour elle. Plusieurs fois il lui représenta qu'il avait les mêmes droits que François à son affection, puisqu'il était infirme et malheureux comme lui.

« François n'est pas malheureux, répondit Christine ; il a eu du courage ; il s'est résigné.... D'ailleurs.... »

Christine se tut.

MAURICE. D'ailleurs quoi, Christine ? Parlez.

CHRISTINE. Non, j'aime mieux me taire. Seulement, personne ne pourra faire pour moi ce qu'ont fait M. de Nancé et François ; je vous l'ai déjà dit. Et je vous ai dit aussi que je ferais ce que je pourrais pour vous témoigner la compassion et l'intérêt que vous m'inspirez.

Maurice recommençait ses exhortations, Christine répondait de même, et quand elle se trouvait seule avec M. de Nancé, elle se plaignait à lui des importunités de Maurice.

« Chaque fois qu'il me dit de ces choses, je l'aime moins ; je trouve qu'il demande plus qu'il ne le devrait ; et comme je ne sais que lui répondre, ses visites me sont désagréables.... Que faire, cher père ? Je crains de ne pouvoir m'empêcher de le détester.

M. DE NANCÉ. Non, chère petite ; il t'ennuie, mais tu ne le détesteras pas, car tu penseras qu'il est l'ami de François....

CHRISTINE. Oh!... l'am!... François y va par charité.

M. DE NANCÉ. Et toi, tu le recevras par charité. Et tu prieras le bon Dieu de te rendre bonne et charitable; et tu n'oublieras pas que tu vas faire ta première communion l'année prochaine.

CHRISTINE, l'embrassant. Et puis je penserai à vous et à François pour vous imiter; la première fois que Maurice viendra, vous verrez, cher père, comme je serai bonne!

Les bonnes résolutions de Christine portèrent leur fruit; Maurice crut voir que Christine l'aimait enfin, et il devint plus gai et plus aimable pendant ses visites.

Le jour où François revint de chez Maurice, comme nous l'avons dit, il avait trouvé son pauvre protégé fort triste; ses parents lui avaient annoncé que, n'ayant pas été à Paris depuis près d'un an, leurs affaires s'étaient dérangées et les obligeaient à y aller passer un ou deux mois; que, de plus, leur père était assez gravement malade et les demandait; qu'il fallait s'apprêter à partir sous peu de jours, et qu'Adolphe entrerait au collège dès leur arrivée à Paris.

« Alors, dit Maurice, j'ai supplié maman de me laisser ici et de ne pas m'exposer à la honte, aux humiliations pénibles que je subirais à Paris. Maman, inquiète de ma santé, ne veut pas me quitter, et pourtant elle est obligée d'aller à Paris pour ses affaires et pour mon grand-père. Il faut donc que je me laisse emmener, que je subisse toutes les peines que je prévois. Si papa pouvait y aller seul, je m'y résignerais encore; et quant à Adolphe je comprends bien qu'ici il ne travaille pas, il perd son temps et il a besoin d'aller au collège; mais maman partant, il faut que je parte aussi! Quel chagrin pour moi de quitter la campagne et ma vie calme et retirée! Maman, me voyant si malheureux de ce voyage, m'a dit qu'elle me ferait le sacrifice que je lui demandais, qu'elle me laisserait ici, et qu'elle se

séparerait d'avec moi si nous avions dans le voisinage un parent ou un ami intime qui voulût bien me recevoir chez lui pendant un mois ou deux, et encore, à la condition que moi ou le médecin nous lui écririons tous les jours pour la rassurer sur ma santé. C'est vrai que je suis malade, plus malade même qu'elle ne le croit, car je lui cache la plus grande partie de mes souffrances pour ne pas l'inquiéter davantage. Ce fatal voyage me tuera! Et, par malheur, nous n'avons dans le voisinage aucun parent, aucun ami qui puisse me recueillir! Oh! François, que je suis malheureux!

François, ne trouvant aucune parole pour consoler le pauvre Maurice, pleura avec lui et l'engagea à recourir à Dieu et à la sainte Vierge. Il lui promit de lui écrire souvent; il chercha à le rassurer sur sa santé, sur les terreurs que lui causait son séjour à Paris, et le laissa un peu moins abattu, mais bien malheureux encore.

François vint raconter à son père et à Christine le nouveau et vif chagrin du pauvre Maurice.

« Pauvre garçon! Pauvre Maurice! dit Christine; que pouvons-nous faire pour le consoler dans sa douleur?

M. DE NANCÉ. Ses chagrins sont malheureusement de nature à ne pouvoir être effacés; mais nous pouvons les adoucir en redoublant de soins et d'affection jusqu'à son départ. Demain, François pourra y retourner, et nous l'accompagnerons.

CHRISTINE. Mon père, je crois que j'ai trouvé un moyen excellent de le rendre non-seulement moins triste, mais heureux.

M. DE NANCÉ. Toi, tu as trouvé cela, Christine? Dis-le-nous bien vite.

CHRISTINE. C'est que vous allez être... pas content.

M. DE NANCÉ. Pas content? Pourquoi? Ton intervention est donc mauvaise, méchante?

CHRISTINE. Au contraire, mon père; excellente et très-bonne. Devinez! Ce n'est pas difficile.



Elle prend sa leçon de musique avec Paolo. (Page 154, col. 2.)



Ils virent apparaître la tête de Paolo. (Page 155, col. 1.)

M. DE NANCÉ. Comment veux-tu que je devine, si tu ne me dis pas quelque chose pour m'aider?

CHRISTINE. Et toi, François, devines-tu?

François la regarda attentivement.

« Je crois que j'ai trouvé, » s'écria-t-il.

Et il dit quelques mots à l'oreille de Christine.

« C'est ça! tu as deviné, répondit-elle en riant. A votre tour, mon père. Vous ne devinez pas?

M. DE NANCÉ. Hem! Je crois que je devine aussi. Tu veux que je lui propose....

CHRISTINE. C'est cela! c'est cela! Eh bien! papa, voulez-vous?

M. DE NANCÉ, *souriant*. Mais tu ne m'as pas laissé achever! Tu ne sais pas ce que j'allais dire!

CHRISTINE. Si fait, si fait! Et je vous demande encore : Le voulez-vous?

M. DE NANCÉ, *avec malice*. Il faut bien, puisque tu le désires si vivement. Mais je te demande instamment que ce ne soit pas pour longtemps. Huit jours au plus.

CHRISTINE. Ce sera assez, mon père, pour le consoler; pourtant, j'aimerais mieux un mois que huit jours.

M. DE NANCÉ. Nous verrons si nous pouvons nous y habituer François et moi.

CHRISTINE. Oh! vous vous y habituerez très-bien. François ira le lui demander demain.

M. DE NANCÉ. Il vaut mieux que tu y ailles toi-même avec Isabelle; tu verras en même temps la chambre que te donnera Mme de Sibrin pour toi et pour Isabelle.

CHRISTINE, *effrayée*. Quelle chambre? Pourquoi une chambre?

M. DE NANCÉ. Mais pour demeurer chez Mme de Sibrin pendant huit jours, jusqu'à son départ, comme tu le désires.

CHRISTINE. Moi, demeurer là-bas? Moi, vous quitter? Aller chez ce Maurice que je ne peux pas souffrir? Oh! mon père! vous ne m'aimez donc pas, puisque vous me renvoyez avec tant de facilité! Vous

ne croyez pas à ma tendresse, puisque vous me supposez le désir, la possibilité de vouloir vous quitter! François, tu avais deviné, toi; tu m'aimes!

Christine, désespérée et tout en larmes, se jeta au cou de François, qui regardait son père avec tristesse.

M. DE NANCÉ, *la saisissant dans ses bras et l'embrassant*. Christine! ma fille! mon enfant! Ne pleure pas!

Ne t'afflige pas! C'est une plaisanterie; je devinais très-bien que tu me demandais de faire venir Maurice ici avec nous. Tu ne m'as pas laissé achever, et j'ai profité de l'occasion pour te guérir de ta précipitation à vouloir comprendre les pensées inachevées. Je suis désolé, chère enfant, du chagrin que tu témoignes! Et crois bien que je ne t'aurais jamais permis l'inconvenance que je te proposais en plaisantant;

et que je tiens trop à toi, que je t'aime trop, pour me séparer de toi volontairement.

Christine, consolée, embrassa tendrement ce père et ce frère tant aimés, et renouvela la proposition d'avoir Maurice à Nancé.

M. DE NANCÉ. Tout ce que vous voudrez, mes enfants; je m'associe à votre acte de charité, malgré qu'il ne me soit pas plus agréable qu'à Christine; mais, comme elle, je supporterai les ennuis d'un malade étranger et je vaincrai mes répugnances.

Quand François retourna le lendemain chez Maurice

et lui fit part de l'invitation de M. de Nancé, le visage de Maurice exprima une telle joie, une telle reconnaissance, que François en fut touché. Il remercia François dans les termes les plus affectueux, et annonça le départ de sa mère pour le lendemain matin, parce qu'on avait reçu de mauvaises nouvelles de son grand-père.

FRANÇOIS. Alors, tu viendras à Nancé dans l'après-midi?

MAURICE. J'en parlerai à maman; elle le voudra bien, j'en suis sûr, et alors, je viendrai le plus tôt que je pourrai; mais, dis-moi, François, Christine ne sera-t-elle pas ennuyée de mon long séjour près de vous?

FRANÇOIS. Pas du tout, puisque c'est elle qui en a eu l'idée et qui l'a demandé à papa.

MAURICE. En vérité? Christine! Oh! qu'elle est bonne! Quelle bonne petite amie j'ai là!

François réprima un petit mouvement de mécontentement du vol que voulait lui faire Maurice de

l'amitié de Christine. Mais il réfléchit que Christine n'avait pour Maurice que de la compassion, et que ce n'était qu'un acte de charité qu'elle exerçait envers lui.

« A demain! lui dit François.

— Oui, à demain, cher ami! dit gaiement Maurice. Eh bien! tu pars sans me donner la main?

FRANÇOIS. C'est vrai! Je n'y pensais pas! Viens de bonne heure.



Dans son admiration, il enleva Christine. (Page 155, col. 2.)



François et Christine coururent pour le relever. (Page 158, col. 1.)

MAURICE. Le plus tôt que je pourrai ; merci , mon ami. »

François s'en retourna à Nancé un peu pensif ; il rencontra à moitié chemin Christine et son père qui arrivaient à sa rencontre.

M. de Nancé demanda des nouvelles de Maurice, pendant que Christine disait à François :

« Qu'as-tu ? Tu es triste !

— Oui, je suis fâché contre moi-même. »

Et il raconta à son père et à Christine ce que lui avait dit Maurice.

« Et alors.... dit-il.

CHRISTINE, *vivement*. Et alors, tu as été fâché contre lui, et tu as eu envie de lui dire que je n'étais pas son amie et que tu étais et serais mon seul ami, et que je ne l'aimerais jamais comme je t'aime ? Et puis, tu ne l'aimes pas ; tout comme moi, dit Christine en riant et en l'embrassant.

FRANÇOIS, *surpris*. Tiens ! comment as-tu deviné ?

CHRISTINE. C'est que cela m'a fait la même chose quand il m'a demandé de l'aimer comme je t'aime ; je me sentais fâchée contre lui, et, depuis ce temps, je ne peux pas l'aimer ; mais papa dit que ça ne fait rien, qu'on peut tout de même être bon et aimable pour lui, sans l'aimer.

FRANÇOIS. Je crains que ce ne soit mal de ma part, papa ; c'est vrai que je ne l'aime pas. Et pourtant, il me fait pitié, je le plains ; mais je n'aime pas à le voir.

M. DE NANCÉ. Et pourtant, tu y vas de plus en plus, mon ami.

FRANÇOIS. Parce que je l'aime de moins en moins ; et c'est pour me punir de ce mauvais sentiment, que je fais plus pour lui que si je l'aimais.

M. DE NANCÉ. Tu ne peux faire ni plus ni mieux, mon ami, car tu agis par charité ; tu fais donc plus et mieux que si tu agissais par amitié.... Sois bien tranquille, et, quand il sera ici, continue à lui laisser croire que tu es son ami. Le bon Dieu te récompensera de ce grand acte de charité.

CHRISTINE. Mon père, vous avez raison de dire grand acte de charité, parce que c'est bien difficile d'être avec les gens qu'on n'aime pas, comme si on les aimait. »

L'arrivée de Paolo interrompit leur conversation, que François reprit avec son père avant de se coucher. Ils dirent beaucoup de choses que nous n'avons pas besoin de savoir, et dont le résultat fut pour François une tranquillité de cœur complète, un redoublement de tendresse pour Christine et de compassion pour Maurice, qu'il résolut de traiter plus amicalement encore que par le passé.

Fin de Maurice.

Le lendemain, Maurice arriva pâle et défait, les yeux rouges et gonflés, la poitrine oppressée. Le départ de ses parents lui avait causé une douleur profonde, malgré la promesse de sa mère de revenir dès qu'il y aurait une amélioration dans la santé de son grand-père. Quand il vit François et Christine qui accouraient au-devant de lui, il sourit, un éclair de joie illumina son visage ; il hâta le pas pour les joindre plus vite ; dans son empressement, une de ses jambes accrocha l'autre, et il tomba tout de son long par terre ; aussitôt un flot de sang s'échappa de sa bouche ; une veine s'était rompue dans sa poitrine. François et Christine

coururent à lui pour le relever, et, malgré leur frayeur, ils n'en témoignèrent aucune, de peur d'effrayer Maurice.

« Va chercher papa, dit François à l'oreille de Christine, qui partit comme une flèche.

CHRISTINE. Mon père, venez vite ; Maurice vomit du sang ; François le soutient.

M. DE NANCÉ, *se levant*. Où sont-ils ?

CHRISTINE. Dans le vestibule.

M. DE NANCÉ. Va vite appeler ta bonne, ma chère enfant ; qu'elle apporte ce qu'il faut. »

Isabelle, en entendant le récit de Christine, prit une fiole d'eau de *Pagliari*, en versa une cuillerée dans un verre d'eau, et se hâta d'arriver près de Maurice auquel elle fit boire la moitié de cette eau. Quelques instants après il but l'autre moitié, et le vomissement de sang, qui avait déjà diminué, s'arrêta tout à fait. Isabelle obligea Maurice à se mettre au lit, malgré sa résistance. Il témoignait un tel chagrin d'être séparé de ses amis François et Christine, que M. de Nancé lui promit de les lui amener, pourvu qu'il parlât le moins possible, ce que Maurice promit avec joie.

M. de Nancé ne tarda pas à ramener ses enfants.

MAURICE. François, Christine, mes chers, mes bons amis ; je suis bien malade, je le sens.... Je suis trop malheureux ; j'ai déjà demandé au bon Dieu de me faire mourir.

FRANÇOIS. Oh ! Maurice, que dis-tu ? Tu veux donc nous quitter ; tu ne nous aimes donc plus ?

MAURICE. C'est parce que je vous aime trop que je suis malheureux. Je voudrais être toujours avec vous, et je vous vois si peu ! Je voudrais être avec maman et papa, et les voilà partis ! Je voudrais que mon frère m'aimât, et il ne me témoigne que de l'indifférence. Toi, François, et toi, chère et bonne Christine, si vous pouviez être mon frère et ma sœur ! Mais vous ne l'êtes pas ! Je voudrais que vous m'aimiez de telle sorte que vous n'aimiez que moi, et cela aussi est impossible.

M. DE NANCÉ. Maurice, vous parlez trop ; je vais renvoyer vos amis si vous continuez.

MAURICE. Pardon, monsieur ; je ne dirai plus rien.

François et Christine s'assirent près du lit de Maurice et cherchèrent à le distraire en causant, avec M. de Nancé, de leurs projets d'hiver et de l'été prochain. Ils mêlaient toujours Maurice à leurs projets, pensant lui faire plaisir. Il souriait tristement ; à la longue, une larme, qu'il retenait, coula le long de sa joue.

FRANÇOIS. Maurice, tu pleures ? Souffres-tu ? Qu'as-tu ?

MAURICE. Je ne souffre que d'une grande faiblesse. Je pleure, parce que je vous aurai quittés depuis longtemps quand le printemps arrivera.

M. DE NANCÉ. Pourquoi ? Si votre bonheur et votre santé dépendent de votre séjour chez moi, je ne serai pas assez cruel pour vous renvoyer, mon pauvre garçon.

MAURICE. Ce n'est pas ce que je veux dire, monsieur.... Je crois que je n'ai plus longtemps à vivre.

FRANÇOIS. Maurice ! ne pense donc pas des choses si tristes !

MAURICE. Mes bons amis, le peu d'affection que m'a témoigné mon frère, le départ de maman et de papa que je croyais ne jamais quitter dans l'état où je suis, la crainte de mourir loin d'eux, sans les revoir, sans recevoir leur bénédiction, sans les embrasser, tout cela

me tue! Depuis longtemps je me sens mourir, et je le cache à mes parents; je les regrette amèrement, et pourtant je suis heureux d'être ici, parce que je veux mourir bien pieusement et que vous m'y aiderez. Vous êtes tous si bons, si pieux! Chez moi, personne ne prie; personne ne parle du bon Dieu; personne n'a l'air d'y penser. Monsieur de Nancé, ajouta-t-il en joignant les mains, ayez pitié de moi! Je voudrais faire ma première communion comme l'a faite François, et je ne sais comment la faire; je ne sais rien; je ne sais même pas prier. Ayez pitié de moi! Dites, que dois-je faire?

— Mon pauvre garçon, répondit M. de Nancé attendri, il faut vous soumettre à la volonté de Dieu; vivre, s'il le veut, et ne pas vous préoccuper de la crainte de mourir. Il faut vous soigner comme on vous l'ordonne, offrir à Dieu les chagrins qu'il vous envoie, et lui demander du courage et de la patience. Quant à la première communion, nous en reparlerons demain. A présent, restez bien tranquille jusqu'à l'arrivée du médecin que j'ai envoyé chercher. Isabelle ou Bathilde restera près de vous. Soyez calme, mon ami, et remettez-vous entre les mains du bon Dieu, notre père et notre ami à tous.

M. de Nancé lui serra la main.

« Merci, monsieur, merci; vous m'avez déjà consolé. »

M. de Nancé sortit emmenant François et Christine qui pleuraient, et qui envoyèrent à Maurice un baiser d'adieu, auquel il répondit par un sourire.

« Le croyez-vous bien malade, papa, dit François avec anxiété? »

M. DE NANCÉ. Je ne sais, mon ami; il est possible qu'il voie juste en se croyant près de sa fin; il est extrêmement changé et affaibli depuis quelque temps déjà; aujourd'hui son visage est très-altéré. Le départ de ses parents l'a beaucoup affligé.

FRANÇOIS. Pauvre Maurice! Et moi qui ne l'aimais pas!

CHRISTINE. Et moi donc! Mais nous allons le soigner comme si nous l'aimions tendrement; n'est-ce pas, François?

FRANÇOIS. Oh! oui. Et je l'aime réellement à présent; il me fait trop pitié.

CHRISTINE. Je suis comme toi; je crois que je l'aime. »

Quand le médecin arriva, il traita légèrement le vomissement de sang de Maurice; il l'attribua à sa chute, et pensa que ce serait un bien pour le fond de la santé; il engagea Maurice à se lever, à manger, à sortir, à faire enfin ce que lui permettraient ses forces. M. de Nancé lui demanda pourtant d'écrire à M. et à Mme de Sibran pour les avertir de l'accident arrivé à leur fils. Lui-même leur en raconta tous les détails en ajoutant l'opinion du médecin, et promit de les avertir de la moindre aggravation dans l'état de Maurice. Cette consultation rassura tout le monde, excepté Maurice lui-même, qui persista à vouloir hâter sa première communion.

M. de Nancé n'y voyant que de l'avantage, et ayant reçu de M. et de Mme de Sibran l'autorisation de céder à ce qu'ils croyaient être une fantaisie de malade, fit venir tous les jours un prêtre pieux et distingué, pour donner à Maurice l'instruction religieuse qui lui manquait. M. de Nancé lui-même développa, par son exemple et par ses paroles, la foi et la piété de Mau-

rice; François lui racontait les pieuses impressions de sa première communion, et un mois après son entrée chez M. de Nancé, Maurice faisait aussi sa première communion avec les sentiments les plus chrétiens, les plus résignés.

Comtesse DE SÉGUR.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

LA VEUVE VIGNON.

La veuve Vignon résidait à Bordeaux en 1822, vivant chétivement de sa profession de cardeuse de matelas. Elle avait pour amie la veuve d'un ancien officier, décédé aux Invalides. L'état d'infirmité où était tombée Mme Dutois (c'est le nom de cette amie), ne lui permettant plus de subvenir par elle-même à ses besoins, et la veuve Vignon se trouvant, de son côté, privée d'une partie de ses pratiques, il fallut songer à se créer une nouvelle existence. La pensée de Paris, où elle est née, où elle a laissé des protecteurs, vint aussitôt s'offrir à la bonne cardeuse de matelas. Elle sait qu'elle y trouvera de l'ouvrage. Il faut donc, elle et son amie, se déterminer à faire le voyage; mais comment l'entreprendre? Il est si long, si pénible, si dispendieux! Elles n'ont ni crédit ni ressource. La veuve Vignon peut du moins marcher, mais Mme Dutois est hors d'état de se mouvoir. Qui n'eût pas reculé devant tant d'obstacles?

La veuve Vignon ne se décourage pas. Son humble mobilier est vendu : du prix qu'elle en reçoit elle achète une petite charrette, dans laquelle elle place son amie impotente : elle s'y attèle intrépidement et la conduit ainsi de village en village, de ville en ville, à travers une route hérissée d'embarras et de difficultés, au milieu des fatigues et des privations, sans se plaindre, sans se laisser abattre, sans regretter un instant d'avoir pris une résolution si hardie. A mesure qu'elle avance, les obstacles se multiplient autour d'elle : le ciel se couvre de nuages, la tempête éclate, les chemins deviennent impraticables. Voilà cependant les deux amies parvenues jusqu'à Angoulême, dont elles traversent les rues, dans une situation digne de pitié. La pauvre veuve, haletante, couverte de sueur, enfoncée avec sa charrette dans une boue gluante et épaisse, et ne devant un reste de forces qu'à l'angélique obstination de sa vertu, excitait l'intérêt de tous, sans obtenir l'assistance d'un seul. Ce spectacle si nouveau, si touchant, frappe les yeux d'une dame qui passait. Cette dame, émue jusqu'au fond du cœur à l'aspect de ces deux femmes, s'arrête, interroge, apprend la vérité, court vers les infortunées qui vont cesser de l'être, répand dans leurs mains l'or qu'elle a recueilli pour elles, leur procure de la main du préfet, heureux de s'associer à cet acte de bienfaisance, une feuille de route avec l'étape et l'indemnité, et, à l'aide d'une si puissante intervention, la veuve Vignon peut arriver au but où l'appelait son dévouement.

Rendues à Paris, la bonne veuve et son amie infirme se logent dans un comble : l'ouvrage vient; la cardeuse de laine suffit, par son travail, à deux existences. Tous les jours elle s'applaudit de sa courageuse résolution couronnée par le succès; tous les jours elle reçoit les nouvelles bénédictions de sa compagne qui, bien que plus âgée qu'elle, se plaît à la nommer sa mère adoptive.

T. H.

LA FONTAINE.

La Fontaine est connu et chéri de tous nos lecteurs ; ses fables, qui font les délices de l'enfance, sont aussi, pour les hommes faits, une source de jouissances littéraires et de solide instruction.

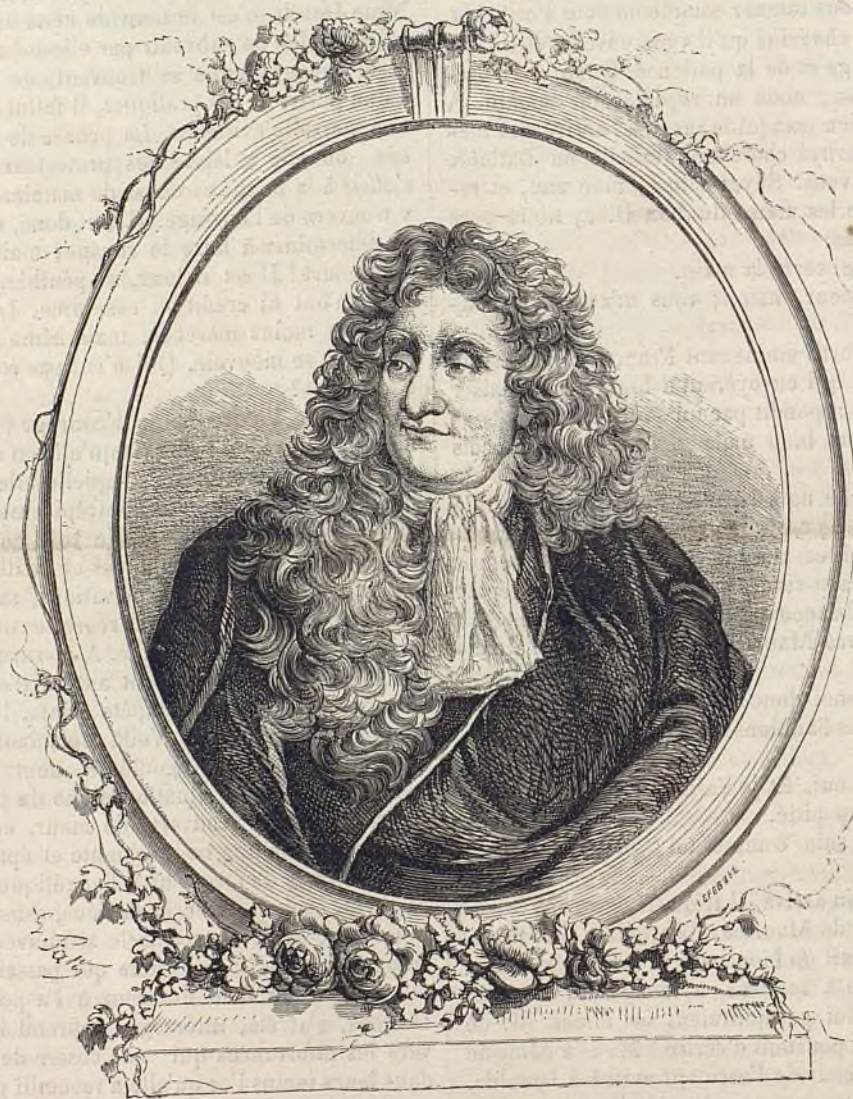
Jean de la Fontaine, qui est une des gloires du siècle de Louis XIV, naquit à Château-Thierry en 1621 et mourut à Paris en 1695 ; c'est un de ces hommes rares dont on admire les ouvrages et dont on aime la personne. Il eut des défauts, des faiblesses ; ainsi, il manqua toujours d'ordre et d'économie ; c'est un tort grave dont il porta la peine, car il se trouva souvent dans de

pénibles embarras. Une femme aimable et généreuse, Mme de la Sablière, le mit à l'abri de ces ennuis. Elle l'accueillit chez elle, prévint tous ses besoins, et le dispensa de tous soins ; c'est assurément le plus grand service qu'elle pût rendre à un homme de son caractère.

Rien n'exprime mieux l'extrême insouciance et la profonde incurie de ce caractère qu'un mot plaisant de Mme de la Sablière. Un jour, avant de partir elle-même pour la campagne, elle venait d'y envoyer toutes les personnes de sa maison :

« Je n'ai gardé avec moi, dit-elle, que mon chien, mon chat et mon la Fontaine. »

Célèbre par son génie et par ses ouvrages, la Fon-



Jean de la Fontaine (d'après H. Rigaud).

taine l'est aussi par l'extrême simplicité de son caractère, par la singulière naïveté de quelques-unes de ses questions ou de ses réponses, par la préoccupation habituelle de son esprit et par les distractions plaisantes qui en étaient la suite.

Si quelquefois, d'ailleurs, dans la société, il n'était point aimable, il n'y était jamais gênant ; il y portait un caractère facile et une charmante bonhomie. Ceux qui le connaissaient l'avaient surnommé le *bonhomme* ou le *bon la Fontaine*, et ce surnom lui est resté. Réveur et distrait, il n'exigeait point qu'on s'occupât de lui, mais il fallait lui permettre aussi de ne songer

guère à ceux qui l'entouraient ; il rêvait à quelque idée dont il était fortement préoccupé, ou à quelqu'un de ses auteurs favoris.

Ses fables sont des chefs-d'œuvre inimitables. Il y a beaucoup d'art, quoique l'art disparaisse sous les apparences d'une merveilleuse facilité. Il est certain que la Fontaine travaillait beaucoup ses fables ; il ne faut donc pas prendre à la lettre le nom de *fablier* que lui donnait la duchesse de Bouillon, comme s'il avait produit des fables naturellement et pour ainsi dire sans y penser, de même qu'un poirier porte des poires et un pommier des pommes

L. D'A.